

Cette main, dans un conte, serait une terrible menace pour le héros. Dans la réalité, quel mal peut-elle faire ?

Adolfo Bioy Casares

NOIR DE MONDE

Xavier Carpentier

Il flotte autour du château une fine pellicule de mauvais présage ; c'est de la sorte que ma grand-mère maternelle évoquait la brume qui lentement plantait son camp tout autour de la ferme, il y a bien longtemps, quand j'étais curieux et avide de mystères, comme tous les gosses. À l'époque, je passais mes vacances à Ruesnes, petit village ignorant du nord de la France, à quelques vols d'oiseau des remparts de Le Quesnoy. Je courais dans les champs, j'espionnais les oiseaux, j'insultais les vaches et je les trayais en fin de journée chez Berthe, une voisine édentée qui habitait avec son frère. Je jouais aux dames avec mon grand-père chaque après-midi, dessinais des corsaires et des bateaux pirates ; j'étais aussi amoureux de la fille du maire. Le soir, je m'endormais sous le gigantesque édredon d'un lit à gros ressorts de métal, dans une chambre sans chauffage, poursuivi à l'orée du sommeil par les remarques souvent mystiques que la vieille paysanne, mère de ma mère, distillait dans la journée au détour de réflexions sur les gens, les bêtes, la terre, le passé, le curé et les saints, le village et son château. Et les morts. Je convoque ici François Mauriac qui, dans *Le fleuve de feu*, écrivait si habilement qu'on ne sait pas tout ce que l'enfance en se retirant laisse en nous de débris. Ah ! faux sentiments, "mysticaillerie"... Avec le recul, je pense que ma grand-mère le faisait à dessein,

consciente que les peurs d'un enfant aident à forger un homme qui, demain, n'aura peur de rien.

C'est une lente brume de chaleur qui accompagne ce soir l'arrivée de la nuit ; le ciel est dégagé, le vent presque absent, les arbres du parc miment les statues qui somnoient dans l'éternité des gazons. Le silence qui recouvre le village complète l'illusion qu'un nuage s'est décroché pour venir se reposer ici l'espace de quelques heures. La température près du sol a lentement diminué avec la fin du jour, la visibilité se fait laiteuse ; une belle journée ensoleillée s'annonce pour demain, si je survis aux heures qui m'en séparent.

J'ai fait l'acquisition du château de Ruesnes il y a seize ans par le plus grand des hasards, celui de ralentir un jour devant sa grille et d'en constater la décrépitude avancée ; de remonter en voiture la longue allée bordée d'ormes rouges, de descendre de ma voiture, d'observer attristé l'état déliquescent des fenêtres et des volets de la bâtisse, de humer l'air qu'elle semble ne plus respirer, de grimper les marches du perron et découvrir, derrière un carreau de la porte d'entrée, juste au-dessus de la poignée, un *Post-it* jaune portant l'inscription A VENDRE et un numéro de portable. C'était peu, j'en conviens, mais suffisant pour m'ouvrir un chemin qui me permit d'en devenir le propriétaire six mois plus tard. Je n'avais plus remis les pieds dans ce village depuis plus de vingt ans et, en moins de quinze minutes j'avais décidé, inconscient, de m'y enraciner, sans aucun calcul, sans signe avant-coureur du destin, sans besoin ni volonté d'une quelconque revanche sociale, moi petit-fils de paysans. Je revois encore ici soudain les silhouettes malhabiles des jumeaux Bertheaux, fils de l'assureur qui posséda le château pendant ces années où je

séjournais chez ma grand-mère pour les vacances, deux idiots imbus d'eux-mêmes, incapables de franchir une clôture sans s'égratigner aux barbelés, avides de moqueries d'autant plus faciles qu'ils se sentaient légitimement plus forts, à deux, pour humilier un enfant en recherche d'amitié sur ce bout de terre perdu qui empestait la bouse de vache, le lait tiède, la cire à bougies et l'humidité en toute saison.

J'ai passé une décennie entière à rassembler assez d'éléments sur l'histoire du château pour me convaincre d'avoir constitué une frise chronologique complète et une vision exhaustive de ses propriétaires successifs. Je me mens sciemment à moi-même, bien évidemment : comme un vieux puzzle trouvé dans un vide-grenier, ma connaissance de ce château, dont le premier bâtiment sortit de terre en 1695, reste très imparfaite ; beaucoup de pièces manquantes au cours des trois derniers siècles laissent affreusement deviner leurs formes sur le plateau et je sais également, en toute conscience, que j'ignorerai à jamais les motifs qui les recouvrent. Il m'apparaît aujourd'hui clairement que c'est l'acquisition, après huit ans de recherche sur Internet, de l'édition originale parue en 1829 d'un ouvrage rédigé par une écrivaine cambrésienne, Albertine Clément-Hémery, avec sa reliure d'époque en carton, ses coiffes et coins frottés, ses mors fendillés, intitulé *Promenades dans l'arrondissement d'Avesnes*, qui a tout déclenché...